

Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 55 (1872)

Rubrik: Nécrologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

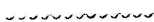
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NÉCROLOGIE.



Leere Seite
Blank page
Page vide

Leere Seite
Blank page
Page vide

F.-J. LAGGER,

Docteur en médecine,

A FRIBOURG.

Il y aura bientôt deux ans qu'une existence précieuse nous a été ravie, qu'un homme de bien s'est éteint en la personne du D^r Lager. Nous avons perdu en lui un ami dévoué, un cœur noble et généreux; la faculté de médecine de Fribourg s'est vue privée d'un de ses docteurs les plus justement appréciés; la *Société helvétique des sciences naturelles* et la Section de botanique en particulier, d'un de ses membres les plus actifs. C'est au nom de cette dernière que je viens en ce moment rendre un juste hommage aux vertus, à la science, au patriotisme de cet homme si justement regretté.

Beaucoup d'entre mes honorés collègues s'exprimeraient mieux que moi, mais personne mieux que moi ne saurait sentir le vide que cause à nos affections cette perte que je ne crains pas de dire irréparable. Le nom seul du docteur Lager, de glorieuse mémoire, est plus éloquent pour nous que tous les discours les mieux conçus; le prononcer devant vous, c'est achever son éloge. Cependant essayons d'esquisser à grands traits

cette vie si bien remplie, en nous écartant le moins possible du point de vue qui doit vous intéresser.

François-Joseph Lager naquit en avril 1799, à Münster, dizain de Conches, dans le Haut-Valais. Ses honnêtes parents, de condition bourgeoise et de mœurs patriarcales, ne se doutaient pas que leur enfant illustrerait un jour leur nom et leur famille. Le jeune Lager laissa apercevoir de bonne heure un goût particulier pour l'étude ; les fleurs surtout avaient déjà pour lui un indicible attrait, et son bonheur était d'aller dans les prairies de son père cueillir les présents que Flore se plaît à verser dans ces riches contrées. Ses facultés s'étant rapidement développées, son père l'envoya commencer ses classes à Lucerne, où il demeura sept ans. Comme il était l'aîné d'une nombreuse famille, ses pieux parents le destinaient à l'état ecclésiastique. Après avoir terminé son cours de philosophie à Soleure, il vint à Fribourg en 1819, pour y commencer ses études théologiques ; mais il vit bientôt qu'il n'avait aucune vocation pour la carrière à laquelle sa famille le destinait.

Animé d'une foi vive et des sentiments de la vraie charité chrétienne qu'il avait hérités de ses ancêtres, il comprit cependant que tout homme ne se doit pas seulement à lui-même, mais à la société entière, et qu'il doit concourir de tout son pouvoir à l'amélioration de la destinée commune. Il prit alors la résolution d'étudier la médecine.

En 1821, il quitta Fribourg, le sac sur le dos, ayant à peine de quoi faire son voyage, et se rendit à Dijon où un proche parent, aumônier d'un régiment suisse, lui accorda l'hospitalité. La Providence, toujours admirable dans ses vues, voulut que le jeune Lager y trouvât encore un autre parent, le capitaine Lager, qui l'encouragea dans son dessein, lui fournit les moyens

de commencer ses études médicales dans cette ville et de les continuer deux ans plus tard à Fribourg en Brisgau, où il obtint, en 1827, son diplôme de docteur.

Cédant aux instances de quelques amis et encouragé par l'accueil bienveillant qui lui avait été fait lors de son premier séjour, il vint bientôt après se fixer dans notre ville, où il vécut pendant quarante ans entouré de l'estime et de l'affection générales.

En 1830, il fut honoré de la confiance des célébrités françaises qui étaient venues demander à notre ville cette généreuse et bienveillante hospitalité qu'elle n'a jamais refusée au malheur et à l'infortune. Ce fut alors qu'il fit la connaissance et gagna l'estime du célèbre D^r Récamier, qui tenta vainement de l'attirer en France par les offres les plus brillantes. Suisse de cœur et d'âme, il ne voulut jamais consentir à sacrifier son patriotisme aux brillantes espérances qu'il pouvait attendre avec raison de l'avenir qui lui était offert.

Nous l'avons déjà dit : le savant qui nous occupe sentit de bonne heure combien l'amour de la botanique embellit et anime nos jours, et quels suaves délassements cette étude procure au milieu des ennuis et des déceptions souvent si amères de la vie : c'est bien elle aussi qui a obtenu toute sa prédilection, c'est elle qui l'a illustré aux yeux du monde savant.

Ce fut pendant son séjour à Dijon que son goût si prononcé pour la botanique commença à prendre sérieusement racine dans son esprit investigateur; sa prédilection pour cette science si vaste dans son objet, si précieuse dans son application et si féconde en agréments, est née des herborisations répétées sur les remparts et dans les environs de cette ville. La riche collection qu'il a léguée à notre Musée cantonal doit contenir un bon nombre de plantes plus ou moins rares récoltées à cette époque avec le D^r Kämpf, son compa-

triotte, chirurgien de la garde royale, qu'il trouva aussi à son arrivée à Dijon.

Fixé définitivement au milieu de nous, dans cette ville de Fribourg qu'il avait choisie comme une seconde patrie, il consacrait à la botanique tous les moments libres que lui laissait l'exercice de sa profession. Avec quelle ardeur et quel amour il recherchait partout où il les supposait les riches présents de Flore : les rochers escarpés, les montagnes aux flancs déchirés, les vallons, les plaines, les marais, les bords de nos étangs et de nos rivières, tout fut mis à contribution pour former cette magnifique et précieuse collection qui rendra un perpétuel hommage aux travaux, aux connaissances et au zèle peu commun de notre célèbre compatriote. Il fit dix-sept fois la longue et pénible course de Fribourg aux Morteys ; Foliéran, Brenlaire, le Kaiseregg ont été plusieurs fois témoins de son intrépide courage. Les difficultés, les dangers même n'étaient pas capables de l'arrêter dans la poursuite de ses nobles conquêtes. Un jour qu'il était occupé à cueillir sur les murs du Varis (Fribourg) sa gracieuse *Campanula subramulosa*, Jord., il tomba, se luxa le pouce et roula jusqu'au bas du talus plutôt que de lâcher ou de laisser écraser sa chère et précieuse touffe.

Les travaux et les succès du D^r Lager dans la flore suisse en général, dans la flore du Valais et celle de Fribourg en particulier, sont suffisamment connus des membres de la Société helvétique. Néanmoins, je me permettrai de rappeler ici quelques souvenirs.

En 1840, les Actes de la *Société helvétique des sciences naturelles* inséraient un travail remarquable lu à la session qui eut lieu déjà alors dans notre ville.

En 1854, Lager faisait paraître dans la *Flora von Regensburg*, le *Carex Lageri*, Wim. provenant du Grimsel.

En 1862, Elias Fries publiait dans son *Epicrisis generis*

Hieraciorum : les *Hieracium Laggeri*, Fries, *H. rhaeticum*, Fr., *H. ligusticum*, Fr., *H. buploroides*, Gm., *H. tomentosum*, Gren., *H. Oxidon*, Fr., *H. atratum*, Fr., *H. macilentum*, Fr., *H. Juranum*, Fr., *H. picroides*, Vill., *H. cydoniaefolium*, Vill., *H. perfoliatum*, Fröl., *H. valesiacum*, Fr.. Toutes ces espèces nouvelles pour les flores suisses avaient été communiquées à l'illustre monographe suédois par notre compatriote. L'année même de sa mort, il devait encore faire paraître le *Hieracium Gisleri*, Lag., inédit, appartenant à la flore du canton d'Uri et cueilli par M. Gisler, professeur à Altorf.

En 1864, il fit paraître dans l'*Oesterreichische botanische Zeitschrift*, de Skofitz, à Vienne, les *Salix alpigena*, Kern., et *Salix Cotteti*, Kern., nouvellement découverts dans le canton de Fribourg.

En 1869, paraissait la *Stellaria glacialis*, Lagg., découverte au glacier du Rhône, dans le Haut-Valais.

La *Sagina nivalis*, Fries, *Iris pallida*, Lam., *Thalictrum Laggeri*, Jord., appartenant à la flore du Valais, ont aussi paru récemment dans des publications étrangères.

Les bulletins de la Société Murithienne du Valais, dont il était un des membres les plus actifs, ont publié les diagnoses des : *Sempervivum Delasorii*, Schnitisp., *S. Schottii*, Schnitisp., *S. Chavini*, Lag. et Schnitisp., *S. Friesii*, Lag.; ces quatre espèces nouvelles, dédiées à ses savants amis. Les Actes de la même Société publieront encore plus tard les espèces suivantes dans le même genre : *Sempervivum Murithii*, Lag., *S. elegans*, Lag., *S. valesiacum*, Lag., *S. Muretii*, Lag.; puis : *Rosa valesiaca*, Lag. et Pug., *R. Lusseri*, Lag. et Pug., *R. Delasorii*, Lag. et Pug., *R. Gaudini*, Déségl., *R. Gombensis*, Lag. et Pug., *R. Murithii*, Lag. et Pug.. Toutes ces espèces nouvelles pour les flores futures appartiennent au canton du Valais. Les mêmes bulletins contiennent également : l'E-

numération des *Hieracia* plus ou moins rares de la vallée de Zermatt.

En 1871, M. l'abbé Puget, curé de Pontchy, dans la Haute-Savoie, a publié les diagnoses des : *Rosa rigidula*, Pug., *R. conferta*, Pug., *R. Gisleri*, Pug., *R. Thomasii*, Pug., appartenant à la flore du canton d'Uri, récoltées par M. Gisler, ainsi que celles des : *R. friburgensis*, Lag., *R. Dematranea*, Lag., *R. Cotteti*, Lag., *R. Laggeri*, Pug., appartenant au canton de Fribourg, et que lui avait communiquées notre savant compatriote.

Le D^r Lagger jouissait d'une haute considération auprès des plus célèbres monographes de nos jours. Il correspondait avec Elias Fries, suédois, pour le genre *Hieracium*; avec Déséglise, Ripart et Puget, pour le genre *Rosa*; avec Schnittspahn et Schott, pour le genre *Sempervivum*; avec le professeur Kerner, à Vienne, pour le genre *Salix*; avec Wimmer pour le genre *Carex*, et enfin avec Alexis Jordan, à Lyon, pour le genre *Thalictrum*. Les relations de notre compatriote étaient pour ainsi dire européennes.

En présence d'une si vaste érudition, on est à se demander comment Lagger a pu trouver le temps de se vouer à tant d'études, tandis que les mille autres occupations de son état semblaient devoir réclamer tous les moments de sa vie. Eh bien ! ne voulant point soustraire à ses nombreux clients le temps qu'il devait leur consacrer, il le leur accordait tout entier; il craignait de faire un larcin aux personnes qui réclamaient ses soins, mais il ne craignait point d'en faire un à son repos. Son sommeil était de courte durée; le soir il aimait à prolonger ses veillées et le matin de bonne heure ses sciences favorites le retrouvaient à l'ouvrage. Il donnait donc à ses occupations de luxe une partie du temps qu'on donne ordinairement au repos. Ainsi, tout en astreignant son âme à l'accomplissement du devoir,

il trouvait le moyen d'orner aussi sa vie par la science, de cultiver son intelligence, de correspondre avec ses nombreux amis : c'est-à-dire qu'il savait pourvoir à la fois aux besoins de son âme, de son esprit et de son grand cœur. C'est ainsi qu'il a su se tresser sa double couronne de vertu et de science. Aussi son souvenir ne périra pas dans sa ville adoptive de Fribourg qui lui doit à jamais son amour et sa reconnaissance; il ne périra pas dans nos cœurs, car il a su l'y graver en caractères d'or; il ne périra pas dans les annales des sciences, où il se trouve enregistré parmi les premières sommités. Oui, les générations futures aimeront, comme nous, à répéter ce nom, qui leur servira, ainsi qu'à nous, d'encouragement aux études utiles et de ralliement quand il s'agira de toute œuvre scientifique.

M. COTTET, curé.

JOH. RUD. MERIAN,

Prof. der Mathematik in Basel.

Johann Rudolf Merian wurde zu Basel geboren den 15. März 1797. Er widmete sich anfänglich dem kaufmännischen Berufe; eigener innerer Trieb so wie die Anregung von Seite seines älteren, in der wissenschaftlichen Welt allgemein hochgeschätzten Bruders, Peter Merian, veranlassten ihn jedoch, als er schon ein eigenes Geschäft gegründet hatte, die begonnene Laufbahn zu verlassen und sich der Wissenschaft zu widmen. Er begab sich in schon reiferen Jahren als Studierender der Mathematik nach Göttingen und Paris, wo er hauptsächlich unter Anleitung der berühmten Professoren Gauss und Cauchy durch grossen Fleiss und begünstigt durch eine ausserordentlich leichte Auffassungsgabe in kurzer Zeit sich vollkommen auf die Höhe der Wissenschaft zu erheben wusste. Er doctorirte zu Göttingen im März des Jahres 1827 und wurde im gleichen Jahre als Lehrer der Mathematik am Pädagogium und drei Jahre später als Professor der Mathematik an der Universität als Nachfolger des verstorbenen Daniel Huber nach seiner Vaterstadt beru-

fen. Im Jahre 1841 legte er die Lehrstellen, die ihn zur Ertheilung von Unterricht verpflichteten, nieder, wirkte aber gleichwohl freiwillig als Universitätsprofessor weiter, indem er solchen Schülern, die in den mathematischen Kenntnissen schon etwas vorgeschritten waren, mit grösster Bereitwilligkeit Privatissima, besonders über die verschiedenen Abschnitte der höheren Mathematik und der analytischen Mechanik, ertheilte. Allen denen, welche das Glück hatten, seinen Unterricht zu geniessen, bleibt die Gründlichkeit der Behandlung, die Klarheit des Vortrags und vor Allem die liebevolle Berücksichtigung der Neigungen und Fähigkeiten des Schülers unvergesslich. Der Universität Basel hat Rudolf Merian auch noch dadurch sehr wesentliche Dienste geleistet, dass er während mehr als dreissig Jahren freiwillig sich der mühsamen Aufgabe der Verwaltung des Universitätsvermögens unterzog, und dieselbe mit musterhafter Ordnung besorgte.

Seiner Vaterstadt und seinem Vaterlande hat er mit Freudigkeit einen wesentlichen Theil seiner Thätigkeit gewidmet, indem er dem Zutrauen seiner Mitbürger entsprechend, langjähriges Mitglied mancher Collegien und Commissionen war und auch eine Zeit lang die ehrenvollen Aemter eines Tagsatzungs-Gesandten und Ständerathes bekleidete. Diese mannigfache Erfüllung bürgerlicher Pflichten war hauptsächlich der Grund, dass Rud. Merian auf dem Gebiete der Wissenschaft nicht in dem Grade selbstständig schaffend auftrat, wie man diess von seiner, in mancher Hinsicht ungewöhnlichen Befähigung hätte erwarten können. Wir erwähnen hier zwei von ihm verfasste mathematische Abhandlungen, die eine vom Jahre 1828, über die Bewegung tropfbarer Flüssigkeiten in Gefässen und die andere vom Jahre 1832 über die Grundsätze der Linearperspective.

Seine vollkommen unabhängige im besten Sinne des Wortes liberale Gesinnung gewann ihm das Zutrauen aller Parteien, und sein ganz ausnehmend wohlwollender und liebevoller Charakter wandte ihm nicht nur die Herzen seiner nähern Freunde, sondern aller derer zu, die in irgend einer Weise mit ihm in Berührung kamen.

Seit 1824 war der Verstorbene Mitglied der Basler naturforschenden Gesellschaft, und im Jahre 1827 hat die schweizerische Gesellschaft bei ihrer Versammlung in Zürich ihn als Mitglied aufgenommen. Bei der Versammlung schweizerischer Naturforscher in Basel im Jahre 1856 hielt er einen mathematischen Vortrag, dessen Inhalt in die damaligen Verhandlungen aufgenommen ist.

Rud. Merian erfreute sich während seines ganzen Lebens einer sehr kräftigen Gesundheit; er starb nach kurzer Krankheit am 25. October 1871. « Es ist für mich ein grosses Glück, vor Dir zu sterben » äusserte er kurz vor seinem Tode seinem ältern Bruder Peter Merian gegenüber; möchte dieser, der immer noch rüstig und segensreich unter uns wirkt, noch recht lange der Stadt und der Universität Basel erhalten bleiben, und noch recht oft die Versammlungen schweizerischer Naturforscher mit seinem frischen Geiste beleben.

François-Jules

PICTET-DE LA RIVE (*).

Le 15 mars 1873 a été un jour d'affliction pour Genève qui perdait un de ses savants les plus illustres, une de ses personnalités politiques les plus éminentes : F.-J. Pictet venait de succomber à une rapide maladie, suite imprévue d'un accident en apparence sans gravité, dans un moment où plus que jamais peut-être ses brillantes facultés et son dévouement semblaient nécessaires à son pays. Encore dans la force de l'âge et la plénitude d'une rare capacité, que de services ne semblait-il pas appelé à ajouter à ceux qu'il avait déjà rendus !

François-Jules Pictet naquit à Genève le 27 septembre 1809. Il était issu de l'une des plus anciennes familles de Genève, qui avait compté déjà de nombreuses illustrations dans son sein.

Son père, Jean-Pierre Pictet, partageait une vie studieuse entre la culture des sciences et les fonctions qu'il remplissait dans la magistrature. Ami intime de de

(*) Extrait de la Notice biographique publiée par M. J. Louis Soret.

Candolle, parfois associé aux travaux du célèbre physicien Marc-Auguste Pictet, son parent éloigné, il s'était fait connaître par plusieurs publications et par quelques cours de physique à la suite desquels il reçut le titre de professeur de physique adjoint à l'Académie de Genève. Aussi exerça-t-il une action puissante sur la carrière de son fils ; il apporta à son éducation l'ardeur et la vivacité qu'il mettait à toute chose ; de bonne heure il lui inspira le goût de l'histoire naturelle et des collections, et dès lors il le suivit constamment dans ses occupations en lui prêtant une coopération active.

Jules Pictet commença ses études et le cours de ses succès dans le Collège public de Genève dont il suivit toutes les classes.

En 1823, il entra comme étudiant à l'Académie, où il compléta d'abord ses connaissances dans les langues anciennes par trois années d'humanités, après lesquelles il obtint le grade de bachelier ès-lettres. Il suivit ensuite les cours de la faculté des sciences pendant trois années encore, et s'adonna à ces nouvelles études avec passion. Le choix de sa vocation se fit à cette époque sous l'influence décisive de de Candolle, qui était alors chargé de l'enseignement de la zoologie aussi bien que de la botanique, et qui avait au plus haut degré l'art de charmer et de captiver les jeunes gens. L'illustre professeur dirigea avec une prédilection constante ce jeune élève qui lui était déjà cher comme fils d'un ami intime, et qui donnait pour l'avenir de si brillantes promesses.

En 1829 il fut reçu bachelier ès-sciences, puis il fit une année de droit. Ces études si variées, dont aucune ne fut traitée superficiellement, décelaient déjà des moyens exceptionnels, et préparèrent une carrière couronnée de succès dans les directions les plus diverses.

A côté des cours réguliers de l'Académie, il contribuait déjà activement aux arrangements et aux déterminations du Musée d'Histoire naturelle; il faisait de l'anatomie, il observait, collectionnait, soit pendant ses séjours à la campagne, à Troinex près de Genève, où ses parents passaient l'été, soit dans de nombreuses courses alpestres pour lesquelles il avait un grand goût.

Il utilisa ces petits voyages à un autre point de vue: son père avait écrit en 1808 un itinéraire estimé des vallées voisines du Mont-Blanc; il l'aida à le remanier pour une nouvelle édition qui parut en 1829 sous le nom des deux collaborateurs; en particulier la carte qui accompagne cet ouvrage a été dessinée par Jules Pictet.

Au commencement de mai 1830, il partit pour Paris dans le but de perfectionner ses études. Muni de chaudes recommandations de Candolle, il entra bientôt en relation avec Cuvier, Et. Geoffroy-Saint-Hilaire, Dumeril, Blainville, Flourens, Latreille et particulièrement avec Victor Audouin qui devint l'un de ses plus chers amis. Il suivit les cours du Jardin des Plantes avec son zèle accoutumé, complétant les leçons par ses lectures, les repassant surtout dans les collections et les laboratoires.

De retour à Genève, il entreprit des recherches originales dont il avait déjà muri le projet à Paris. L'entomologie était la branche qui lui avait paru offrir le plus de filons nouveaux à exploiter, et dans la classe des Insectes, il s'était proposé surtout l'étude des Névroptères sous le rapport de la classification, de l'anatomie et des mœurs. Il rédigea bientôt deux mémoires, l'un sur les larves de Némoures, l'autre sur les métamorphoses des Perles; il les présenta à la Société de Physique et d'Histoire naturelle de Genève, qui le reçut au nombre de ses membres en 1832.

En même temps il rassemblait des matériaux pour un travail de plus longue haleine, son étude des Phryganes qui devait fonder sa réputation comme entomologiste.

Dans l'automne de cette même année, Pictet, qui se proposait de concourir au prix Davy en soumettant au jury son mémoire sur les Phryganides, partit pour Paris dans le but de perfectionner ce travail en étendant ses recherches bibliographiques, en comparant ses espèces avec toutes celles qu'il pourrait rencontrer dans les galeries d'histoire naturelle et en consultant quelques entomologistes. Le prix ne tarda pas à lui être décerné.

Il resta à Paris quelque temps encore pour compléter ses connaissances dans diverses branches, telles que l'anatomie humaine et l'ostéologie, pour examiner dans les collections tout ce qui se rapporte aux Névroptères, et pour faire graver les planches de son mémoire sur les Perles qui, comme celui sur les Némoures, fut inséré dans les *Annales des sciences naturelles*. Disons ici que, pendant ce séjour, les publications dont nous venons de parler firent admettre leur auteur comme membre de la Société entomologique de France.

C'est vers 1830 que nous voyons pour la première fois Pictet prendre part à l'enseignement académique, en faisant aux étudiants des répétitions pratiques de la partie anatomique des cours ordinaires de zoologie, répétitions qu'il continua pendant quelques années.

En 1835, A.-P. de Candolle ayant renoncé à la double chaire de botanique et de zoologie qu'il occupait depuis plus de trente ans, ce fut à Jules Pictet que furent confiés les cours de zoologie, et il ne tarda pas à pren-

dre une place éleyée parmi les professeurs de l'Académie. Sa parole était claire, simple, chaleureuse, rapide, quelquefois même un peu précipitée dans son charme entraînant; il savait reprendre la même idée sous plusieurs formes différentes pour la rendre plus saisissable, et par dessus tout, il possédait l'art, ou plutôt le don de se faire écouter. Quelque point qu'il traitât, il semblait que ce fût son sujet favori, et je crois que cela était réellement vrai au moment même: s'animant de sa parole, il s'intéressait lui-même involontairement, autant qu'il captivait ses auditeurs.

Il possédait à un degré remarquable le talent de faire à la craie sur le tableau noir, avec une rapidité extrême, des dessins nets, fermes, élégants, qui facilitaient aux auditeurs l'intelligence du sujet et le gravaient dans leur mémoire.

Son enseignement ordinaire a compris pendant longtemps l'anatomie comparée, la physiologie et la zoologie, traitées d'une manière générale en un cours de deux années, qu'il maintenait soigneusement au niveau de la science. En outre, il faisait chaque semestre à peu près, un cours spécial sur quelque point particulier, tel que l'embryogénie, la tératologie ou l'étude plus détaillée d'une classe d'animaux.

Lors de la reconstitution de l'Académie, qui avait suivi la révolution de 1846, Pictet continua à occuper sa chaire; mais l'enseignement général de la zoologie subit quelques modifications: M. Mayor fut chargé de l'anatomie et de la physiologie humaine, et M. C. Vogt de quelques parties de la zoologie.

Plus tard enfin, vers 1859, il confia une partie de sa tâche à Ed. Claparède, nommé bientôt après professeur honoraire. Il ne fit plus dès lors ses leçons que pendant l'hiver, conservant l'enseignement de quelques branches de la zoologie générale, et de la partie

de l'anatomie comparée qui est relative aux organes du mouvement, sujet de prédilection pour lui, à cause sans doute des données importantes qu'il fournit pour la paléontologie. Il se chargea aussi, pendant quelques années, du cours d'Introduction aux sciences naturelles pour les élèves du Gymnase.

Toutefois, c'est peut-être moins dans les cours proprement dits, quel que fût leur mérite, que dans un enseignement plus familier, que Pictet a exercé son influence sur la jeunesse studieuse. Aussi longtemps que l'encombrement croissant du Musée d'Histoire naturelle ne l'empêcha pas de le faire, il rassemblait les étudiants dans le laboratoire de zoologie, leur donnant des répétitions pratiques de ses leçons, les encourageant à disséquer eux-mêmes et à faire des préparations anatomiques pour les collections. Combien de ses élèves, qui depuis ont suivi les vocations les plus diverses, comptent parmi les meilleurs souvenirs de leurs études ces heures passées dans l'intimité du maître autour de la table de dissection, ou ces excursions qu'il dirigeait avec M. Alph. Favre, tantôt sur le Salève, dont la faune est si riche, tantôt vers les gisements de fossiles de la Perte-du-Rhône ou du Mont Brezon. Quelle vie, quel entrain, quelle gaieté présidaient à ces courses scientifiques !

Ces efforts sympathiques, cet art de souffler le feu sacré, ont porté leur fruit : autour de l'éminent professeur a surgi un groupe nombreux de jeunes naturalistes, dont plusieurs ont pris une place distinguée dans les sciences, et parmi lesquels nous ne citerons que le nom regretté d'Edouard Claparède. Tous trouvaient auprès de lui des conseils, des encouragements et le plus libéral accès dans sa riche bibliothèque, qui, modestement commencée lorsqu'il n'avait à consacrer que des revenus modiques à ses achats de livres, avait

pris une extension de plus en plus considérable à mesure que sa position de fortune était devenue plus brillante.

Pictet remplit les fonctions de recteur de l'Académie de 1847 à 1850, époque de transition difficile, où les passions politiques étaient vivement surexcitées à Genève, et il fut de nouveau promu à cette dignité de 1866 à 1868. De 1863 à 1869 il fit partie du Conseil de l'École polytechnique fédérale de Zurich. Là, comme partout, ses services ont été vivement appréciés ; cette tâche lui plaisait d'ailleurs, mais il dut y renoncer et décliner sa réélection : déjà membre du Conseil National, les absences trop fréquentes auxquelles l'obligeait cette double position, ne pouvaient se concilier avec ses autres travaux.

Le Musée d'Histoire naturelle, propriété de la Municipalité de Genève, a absorbé une grande partie de l'activité de Pictet. Il serait impossible, sans entrer dans de minutieux détails, de raconter tout ce qu'il a fait pour cet établissement qui, dans son développement actuel, peut être considéré comme étant véritablement son œuvre.

Dans son administration du Musée, nous retrouvons cette même faculté d'entraînement qu'il exerçait sur les autres. Ne peut-on pas revendiquer pour lui l'honneur d'avoir attiré bien des dons et des adjonctions importantes ? Si les collections de Jurine pour les Insectes, de F.-A. Soret pour les Oiseaux, de A. Melly pour les Coléoptères, de Benj. Delessert pour les Coquilles, se sont successivement déversées dans nos galeries d'histoire naturelle, si M. A. Humbert, pour les enrichir, a entrepris son voyage de Ceylan, si M. H. de

Saussure y a généreusement placé les trésors zoologiques qu'il a rapportés du Mexique, ne le doit-on pas en partie à Pictet, n'est-ce pas parce que sa direction intelligente avait fait prendre un rang supérieur au Musée de Genève et que, on le savait, rien n'y serait perdu pour la science ?

D'un autre côté, il avait intéressé à cet établissement et provoqué l'aide active de nombreux collaborateurs, ses élèves pour la plupart, qui sauront, nous n'en doutons pas, continuer l'œuvre qui lui tenait si fort à cœur.

Nous avons mentionné, quelques lignes plus haut, la magnifique collection conchyliologique que M^{me} François Delessert et ses filles ont donnée à la ville de Genève. L'arrangement et la détermination de ces coquilles ont été l'une des occupations qui ont le plus captivé Pictet pendant la fin de sa vie. A peine étaient-elles arrivées de Paris, où MM. de Loriol et Lunel avaient été en surveiller l'expédition, qu'il entreprit avec M. le Dr Brot cet énorme travail. Se rendant presque journellement dans les salles où la collection avait été provisoirement déposée, il en hâtait le classement afin qu'elle fût complètement mise en ordre au moment où le nouveau bâtiment du Musée serait prêt à la recevoir. Peu de jours avant sa mort, déjà forcé de garder la chambre, il se faisait apporter les plus belles de ces coquilles pour choisir celles qui devaient être mises en évidence dans les vitrines et le mieux flatter les regards.

Le Musée a donc été parmi les institutions auxiliaires de l'instruction publique celle dont Pictet s'est le plus occupé, mais il ne s'y est point exclusivement limité.

La *Société de Physique et d'Histoire naturelle* de Genève, qui avait naguère des attaches officielles, et à l'initia-

tive de laquelle on doit la première création de nos collections de zoologie, de botanique et d'instruments de physique, l'avait reçu dans son sein en 1832. Dès lors il en a suivi régulièrement les séances, il lui a successivement présenté la plupart de ses travaux dont un grand nombre ont été publiés dans les Mémoires de la Société, et souvent, dans des communications plus familières, pleines de lucidité et d'animation, il mettait ses collègues au courant des progrès de la science à laquelle il s'adonnait. — Il a été le Président de cette Société de juillet 1859 à juin 1860, et à ce titre il a rédigé l'un de ses rapports annuels.

Il comptait aussi parmi les membres de la *Société pour l'avancement des Arts*, dans le Comité des Beaux-Arts, nomination que lui avait valu le talent de dessin dont il avait fait preuve dans les planches accompagnant ses mémoires, joint à une intelligence et à un goût du beau porté à un haut degré. Il fut trois fois nommé Président de la Classe des Beaux-Arts, et trois fois appelé à en résumer les travaux dans des rapports fort bien écrits où se révèlent ses facultés esthétiques. Il aimait les artistes et s'en faisait aimer; bon appréciateur de leurs œuvres, il s'était formé une jolie collection de tableaux principalement composée de toiles dues à des peintres genevois.

Pictet a toujours aimé les Sociétés intercantionales suisses; il attachait un grand prix aux relations d'amitié ou de science qui nous relient à nos confédérés. C'est surtout dans la *Société helvétique des Sciences naturelles* qu'il a joué un rôle actif et qu'il laisse des souvenirs qui ne seront pas facilement effacés. Il était l'un des habitués de ses sessions annuelles, tantôt prenant part dans les séances officielles aux travaux et aux discussions qui la remplissent, tantôt animant de sa présence, de sa parole et de sa chaleur de cœur ces réu-

nions intimes, ces banquets où les divers savants de la Suisse et leurs hôtes étrangers apprennent à se connaître et échangent familièrement leurs idées. Extrêmement sociable, quoique peu mondain, il trouvait un grand charme à ces relations si simples, si amicales et si faciles. Dans les sessions de cette Société qui ont eu lieu à Genève, il s'efforçait avec un véritable plaisir de faire bonne réception à ceux qui venaient y assister.

Outre la section de Genève, dont il faisait naturellement partie, il avait reçu le diplôme de membre honoraire des sections cantonales de Neuchâtel, Zurich et Vaud.

Pictet a beaucoup écrit. On peut classer ses publications en diverses catégories, que nous passerons en revue en commençant par celle qui comprend ses recherches entomologiques, les premières auxquelles il s'est livré.

A l'époque où se terminèrent ses études, l'entomologie n'avait guère été traitée que d'une manière générale, elle ne s'était pas encore spécialisée. En entreprenant l'étude détaillée d'un ordre particulier, on pouvait être certain de récolter une abondante moisson de faits nouveaux. La difficulté n'était donc pas, comme aujourd'hui, de trouver un champ inexploré, mais d'arriver à en bien diriger l'exploitation, d'avancer sûrement dans une voie jusqu'alors sans jalons.

Dans ses recherches sur les Névroptères, Pictet a su à la fois choisir un sujet plein d'intérêt et le traiter d'une manière véritablement scientifique. Ses premiers mémoires sur les larves des Némoures et sur les métamorphoses des Perles portent déjà ce cachet; mais c'est surtout dans son grand travail sur les *Phryganides* que l'on voit se développer son talent et sa sagacité;

c'est aujourd'hui encore l'ouvrage classique sur cette famille, celui qui a fondé la science moderne des Névroptères.

Il comprend l'étude des Phryganes sous toutes ses faces, et l'on est frappé dès l'abord du nombre considérable d'observations de détail qu'il renferme. L'auteur s'applique à l'étude pleine d'intérêt des mœurs de ces animaux; il suit leur développement, il surveille la construction si curieuse des étuis dont les larves s'entourent pour se protéger en choisissant des matériaux divers suivant leur espèce; il donne, ce qui n'était pas fréquent alors, l'anatomie de l'insecte dans ses trois états; puis sur l'ensemble de ces faits, il pose les bases d'une classification rationnelle.

Sur les 120 espèces de Phryganes dont il donne la description, les trois quarts sont nouvelles, et dans ses efforts pour en observer les mœurs, il réussit à reconnaître les larves de presque toutes.

Tel a été le premier grand ouvrage de Pictet, celui qui a fondé sa réputation, celui qui lui a valu le prix Davy, sa nomination de professeur à l'Académie de Genève et le titre de correspondant de plusieurs sociétés savantes.

Le succès l'encourageant dans cette voie, il entreprit de faire pour les diverses familles de l'ordre des Névroptères, ce qu'il avait fait pour les Phryganides, c'est-à-dire de publier une série de monographies réunies dans un cadre commun: ce fut l'origine de l'ouvrage intitulé *Histoire naturelle générale et particulière des Insectes névroptères*. Ces travaux sont conçus d'après le même plan, l'idée principale est toujours l'établissement de bases solides pour la classification naturelle; seulement il ne s'est pas borné, comme pour les Phryganides, aux insectes indigènes, il a étendu ses recherches à toutes les espèces connues. On y retrouve les

mêmes qualités développées et mûries par l'expérience; le temps considérable qui s'est écoulé avant leur publication atteste une investigation consciencieuse.

Le premier volume, qui parut par livraisons en 1841 et 1842, contient la monographie de la famille des Perlides, dont l'auteur fait ressortir les analogies intimes avec l'ordre des Orthoptères. Il décrit plus de cent espèces, dont presque les deux tiers étaient nouvelles, et il les classe en six genres.

Le second volume, qui date de 1843 à 1845, est formé par la monographie des Ephémérines, qui, comme la précédente et aux mêmes titres, a recueilli les éloges des autorités les plus compétentes.

Il est à regretter que Pictet n'ait pas poursuivi cet ouvrage. Différentes raisons l'ont détourné de cette branche de l'Histoire naturelle : la mort d'Audouin et d'autres entomologistes avec lesquels il était en relations constantes, l'a un peu découragé; peut-être sa vue de presbyte se fatiguait-elle à ces observations délicates; enfin l'étude de la paléontologie, lui ouvrant des horizons plus vastes, l'envahissait et le captivait chaque jour davantage.

Les mémoires moins importants qu'il a publiés sur l'entomologie se rattachent pour la plupart aux recherches dont nous venons de parler; ce sont, par exemple : une note sur le genre *Sialis*, accompagnée de considérations sur la classification des Névroptères, qu'il divise en six familles; ses expériences sur la reproduction des pattes des insectes; la description de quelques espèces nouvelles de Némoures indigènes et de Phryganides du Musée de Genève, dont l'une l'entraîne à établir un genre nouveau, etc.

Nous ne savons trop si nous devons classer dans l'entomologie ou la paléontologie le travail qu'il a fait sur les Névroptères fossiles de l'ambre. Le mode de con-

servation, souvent si parfaite, des petits animaux qui se sont jadis laissé prendre à la glu découlant des végétaux d'une autre époque, la dissémination de ces débris, qui ne sont point, comme la plupart des autres fossiles, déposés dans des couches stratifiées, font de leur étude quelque chose de tout spécial, et en même temps de fort intéressant.

Berendt avait conçu le plan d'un ouvrage général comprenant la description de toute la faune et de toute la flore de l'ambre de la Baltique; les diverses branches du travail ont été partagées entre plusieurs savants, et la partie concernant les Névroptères ne pouvait être placée en de meilleures mains que celles de Pictet qui connaissait cet ordre d'insectes mieux que personne, et qui avait déjà une réputation comme paléontologiste. Il a inséré dans les Archives des Sciences physiques et naturelles, en 1846, un extrait de cette étude, accompagné d'une analyse des premières parties de l'ouvrage de Berendt, dont la publication venait de commencer sous les auspices de la reine de Prusse. Ce n'est que beaucoup plus tard, après la mort de Berendt, que le travail complet fut imprimé par les soins de M. Hagen qui en avait fait la traduction allemande et qui y a ajouté la description des espèces rassemblées postérieurement.

Dans la faune de l'ambre, qui suivant toute probabilité se rapporte à l'époque tertiaire, Pictet, comme d'autres de ses collaborateurs, a retrouvé la confirmation de la loi de spécialité des fossiles : aucun Névroptère suffisamment bien conservé ne lui a présenté des caractères identiques à ceux d'une espèce vivante. Quant aux genres, il en a trouvé un grand nombre qui subsistent encore actuellement; cependant il en a distingué trois nouveaux, et a même dû établir une famille nouvelle, celle des Pseudoperlides qui forme une sorte de transition avec l'ordre des Orthoptères.

En dehors de ses publications entomologiques que nous venons d'épuiser, et de celles de paléontologie que nous aborderons tout à l'heure, Pictet a fait quelques autres travaux originaux que nous ne pourrions analyser sans dépasser les limites que nous nous sommes imposées. Les uns sont consacrés à la description de plusieurs espèces nouvelles de Rongeurs indigènes ou faisant partie des collections du Musée; la plupart de ces études ont été réunies en une série sous le titre de *Notices sur les animaux nouveaux ou peu connus du Musée de Genève*. — Les autres sont relatifs à diverses monstruosité qu'il avait eu l'occasion d'étudier et sont loin d'être sans importance : la tératologie ne lui était pas plus étrangère que les autres branches de la zoologie.

Pictet a été conduit par son enseignement à l'Académie de Genève aux recherches paléontologiques qui sont devenues le sujet favori de ses études. Dans l'année scolaire 1840-1841, il fit un premier cours spécial sur les fossiles; ce sujet fut bientôt introduit d'une manière plus régulière dans les programmes académiques.

Il n'existait pas alors de bon traité élémentaire de paléontologie pouvant faciliter le travail des étudiants et des jeunes naturalistes. Parmi les livres déjà nombreux que possédait cette branche importante de la science, aucun ne la faisait envisager dans son ensemble; les uns étaient trop élémentaires et trop incomplets, les autres trop spéciaux ou trop volumineux. Pictet entreprit de combler cette lacune, et son ouvrage parut en quatre volumes de 1844 à 1846.

Cette publication inattendue de la part d'un naturaliste connu seulement par ses recherches entomolo-

giques, ne laissa pas d'étonner le monde savant qui ignorait encore la généralité des connaissances de l'auteur, et le voyait tout à coup prendre sa place en maître en entrant dans cette nouvelle arène.

Le *Traité de Paléontologie*, écrit avec méthode et lucidité, comprend l'énumération de tous les genres et espèces d'animaux fossiles alors connus, ainsi que des considérations générales résumant l'état de la science à cette époque. Toutes les parties en sont pour ainsi dire également bien traitées, et des mammifères aux infusoires chaque chapitre atteste la possession complète des diverses branches de la zoologie, que Pictet avait puisée non-seulement dans ses lectures, mais surtout dans ses consciencieux travaux de classification et de détermination pour le Musée de Genève.

Aussi cet ouvrage ne tarda-t-il pas à devenir classique; la première édition fut bientôt épuisée, et une seconde édition entièrement remaniée et mise à la hauteur des immenses progrès que la paléontologie avait faits en peu d'années, fut publiée de 1853 à 1857.

Pictet a successivement publié, en partie dans les *Mémoires de la Société de Physique et d'Histoire naturelle de Genève*, mais le plus souvent à ses frais, une magnifique série de travaux de paléontologie descriptive qui peuvent se classer sous deux chefs distincts. Les uns sont relatifs aux gisements fossilifères de la Suisse ou des localités avoisinantes, étudiés chacun d'une manière méthodique, suivie, complète: ce sont ses *Matériaux pour la Paléontologie suisse*. Les autres se composent de recherches diverses, nées à l'occasion, concernant des fossiles étrangers à la Suisse que les circonstances l'avaient amené à décrire: ce sont ses *Mélanges paléontologiques*.

Jetons un coup d'œil rapide sur ces vastes recherches en commençant par celles qui sont relatives à la

Suisse. Le premier ouvrage se rattachant à cette série, bien qu'il ne soit pas compris dans les volumes intitulés : « Matériaux » est la *Description des Mollusques fossiles qui se trouvent dans les grès des environs de Genève*, insérée dans les Mémoires de la Société de Physique. La première partie, traitant des Mollusques céphalopodes, est l'œuvre exclusive de Pictet, elle a paru en 1847; les trois autres parties ont été faites en collaboration avec M. W. Roux et portent les dates de 1849, 1852 et 1853.

C'est la réussite de cet ouvrage important, dont le tirage à part est aujourd'hui entièrement épuisé, qui lui a inspiré l'idée d'élargir cet ordre de publications en les groupant sous le même titre; et, en profitant de ce que sa position de fortune lui permettait désormais de supporter le coût considérable de cette œuvre énorme, il commença à éditer les *Matériaux pour la Paléontologie suisse*.

La première série, qui a commencé à paraître en 1854, comprend quatre monographies intitulées : « Description du terrain aptien de la Perte-du-Rhône, » par F.-J. Pictet et E. Renevier; « Mémoire sur les animaux vertébrés trouvés dans le terrain sidérolitique du canton de Vaud, » par F.-J. Pictet, C. Gaudin et Ph. de la Harpe; « Monographie des Chéloniens de la Mollasse suisse, » par F.-J. Pictet et A. Humbert; « Description d'une Émyde nouvelle du terrain jurassien supérieur de Saint-Claude, » par F.-J. Pictet seul.

Les séries suivantes, dont la majeure partie est remplie par un important travail qui va nous occuper à l'instant, contiennent en outre : la « Description des fossiles du terrain néocomien des Voirons, » par F.-J. Pictet et P. de Loriol; la « Description des Reptiles et Poissons fossiles de l'étage virgulien du Jura neuchâtelais, » par F.-J. Pictet et Jaccard; la « Monographie

paléontologique des couches de l'étage valangien des carrières d'Arzier, » par M. de Loriol seul, et un « Supplément au Mémoire sur les vertébrés du terrain sidérolitique du canton de Vaud, » par F.-J. Pictet et A. Humbert.

Arrivons au travail principal faisant partie des Matériaux : nous voulons parler de la « Description des fossiles du terrain crétacé des environs de Sainte-Croix, » ouvrage colossal, qui malheureusement n'a pu être complètement achevé, et dont nous ne pouvons mieux faire connaître le but qu'en reproduisant quelques passages pris dans l'introduction :

« Les terrains des environs de Sainte-Croix sont peut-être de tous les gisements de la Suisse ceux qui peuvent fournir les renseignements les plus précieux sur les fossiles de l'époque crétacée. On trouverait difficilement une série plus complète de formations mieux déterminées et plus riches en débris organiques. Une coupe dans laquelle on trouve dix étages crétacés, tous fossilifères et superposés dans un ordre incontestable, est un fait rare, qui nous a paru motiver au plus haut degré une étude approfondie et détaillée.

« En commençant, sous le nom de Matériaux pour la Paléontologie suisse, une série de monographies sur les fossiles du Jura et des Alpes, mon but principal, ainsi que je l'ai indiqué alors, était de réunir un certain nombre de faits incontestables sur la distribution géologique des espèces, sur l'époque d'apparition, la durée et l'extinction de chacune d'elles. J'ai recherché dans ce but quelques localités où l'on pût faire une coupe géologique parfaitement claire, où l'ordre de succession des terrains ne présentât aucun doute et où l'on n'eût pas à s'appuyer sur des rapprochements contestables, comme cela est nécessaire quand on embrasse un certain espace comprenant des terrains dont les

relations stratigraphiques ne peuvent pas être observées directement. J'ai pensé qu'en décrivant avec soin les fossiles d'une de ces coupes et en notant exactement pour chacun d'eux l'étendue de son existence et les espèces auxquelles il est associé, puis en faisant un travail analogue sur d'autres coupes et d'autres localités, on arriverait mieux que par tout autre procédé à établir ou à limiter les lois de la distribution des êtres organisés.....

« Par ces motifs, et par bien d'autres, je suis convaincu de la nécessité des monographies locales et, comme je l'ai dit plus haut, il n'est aucune région dans nos environs pour laquelle cette méthode présente plus d'avantages et paraisse plus nécessaire. Les environs de Sainte-Croix fourniront, j'en suis convaincu, un type qui servira à expliquer et à éclairer bien des autres coupes moins riches et moins étendues.

« Cette localité se présente en outre avec un avantage d'un autre genre. Depuis bien des années elle est exploitée avec zèle et intelligence par M. le docteur Campiche. Sa belle collection est la base et l'occasion de cette monographie. Le grand nombre des espèces recueillies, leur bonne conservation, la parfaite certitude de leur gisement, nous ont donné des facilités exceptionnelles, et la promesse qu'il a bien voulu nous faire d'une collaboration active nous permet d'affirmer que la distribution géologique des espèces pourra être fixée avec toute la sécurité et les détails désirables.....

« Cette monographie est divisée en trois parties.

« La première est la *Description géologique de Sainte-Croix*. Elle est due entièrement à MM. Campiche et Tribolet.....

« La seconde partie et la plus étendue est la *Description des fossiles*. L'impossibilité de nous réunir très-souvent et surtout longtemps de suite, me force à me charger seul de la rédaction.....

« La troisième partie sera un *Résumé paléontologique.....* »

On voit quel était le plan et la distribution de ce travail; à Campiche, que la mort devait enlever le premier, appartient la recherche des fossiles et leur réunion en une immense collection soigneusement classée suivant l'ordre stratigraphique; à Pictet revient l'étude et la détermination des espèces, la confection des planches et la rédaction.

La première partie, fort bien travaillée du reste, est très-courte. La seconde, infiniment plus volumineuse, a été presque achevée; la description des Vertébrés, et celle des Mollusques céphalopodes, gastéropodes et acéphales sont publiées en quatre gros volumes in-4° comprenant plus de 2000 pages, 192 planches, ainsi que de précieuses énumérations de toutes les espèces crétacées connues, classées par ordre stratigraphique, placées à la fin de chaque genre. L'étude des Mollusques brachiopodes est faite et prête pour l'impression; cette œuvre posthume sera sans aucun doute prochainement publiée. Les Echinodermes doivent être compris dans la Description des Oursins des terrains crétacés de la Suisse que rédige M. de Loriol. Quant aux Bryozoaires et aux Polypiers, leur monographie ne rentrait pas dans le plan de l'ouvrage; tout au moins était-elle ajournée à une époque plus tardive.

Si la seconde partie peut, comme on le voit, être considérée comme terminée, il n'en est pas de même du *Résumé paléontologique* qui devait couronner cette œuvre; à peine a-t-il été ébauché, et nous ne pouvons espérer qu'il puisse être livré à la publicité. On trouve bien quelques données sur les idées d'ensemble auxquelles l'auteur avait été conduit dans certains articles des *Archives* où, tout en donnant un extrait très-abrégé de diverses parties de son ouvrage, il exposait les ré-

sultats généraux de ses recherches; mais ces fragments ne peuvent compenser la perte à jamais regrettable du travail de synthèse qu'il préparait.

Dans la série des Mémoires paléontologiques qui ne se rapportent pas à la Suisse, nous avons à citer d'abord, en 1850, la *Description de quelques Poissons fossiles du Mont Liban*, rapportés par M. Edm. Boissier. L'étude des fossiles de cette classe le captivait singulièrement, et il disait souvent que rien ne lui plaisait comme de décrire des poissons bien conservés. Il a repris ce travail plus tard; sur sa demande M. A. Humbert visita, au retour de son voyage de Ceylan, les gisements fossilifères du Liban et en rapporta d'importants matériaux qui furent publiés en 1866.

Les autres mémoires de cette catégorie sont réunis en un volume intitulé *Mélanges paléontologiques*. Appelé par ses travaux sur la Paléontologie suisse à comparer une quantité considérable de fossiles provenant d'autres pays, et ne pouvant faire rentrer ces études dans son œuvre principale, il crut utile de les rassembler dans un ouvrage spécial qu'il commença, en 1863, par des Notices sur certaines espèces de Céphalopodes crétacés.

Un peu plus tard, il s'était soulevé une question importante qui intéressait à la fois la géologie et la paléontologie; elle avait trait aux limites de la période jurassique et de la période crétacée, et elle fut provoquée par une publication d'Oppel, qui entreprit de grouper, sous le nom d'étage tithonique, un certain nombre de couches situées sur les limites des deux formations. La question se compliqua d'une autre, celle de l'âge longtemps controversé des calcaires de la Porte-de-France. Pictet s'intéressa très-vivement aux débats animés qui eurent lieu entre divers savants, et qu'il résuma avec sa précision et sa lucidité habituelles dans

un rapport fait à la Société helvétique des Sciences naturelles en 1869. D'autre part il publiait coup sur coup dans ses *Mélanges*, trois mémoires très-importants, destinés à élucider la question par des faits. Ce fut d'abord sa Monographie de la faune à *Terebratula diphyoides* de Berrias (Ardèche), entreprise après un voyage sur les lieux et publiée en 1867. Puis la même année parut la monographie des Térébratules du groupe de la *T. Dyphya*, travail dans lequel d'immenses matériaux furent mis en œuvre. Enfin, l'année suivante il fit encore paraître une troisième monographie sur les fossiles de la Porte-de-France, qui termine le volume de ses *Mélanges paléontologiques*.

Après avoir passé en revue les travaux spéciaux de Pictet, il nous reste à dire quelques mots d'un autre genre de publications : nous voulons parler de sa collaboration à la *Bibliothèque Universelle*.

Depuis 1831, il a presque constamment travaillé à la rédaction de ce recueil ; jusqu'en 1845 il n'a pas fait partie du comité de Direction, et son rôle s'est borné à fournir tantôt des notes originales et des extraits de ses ouvrages plus étendus, tantôt des revues destinées à faire connaître les progrès de la science sur des points importants, tantôt enfin des analyses succinctes de divers mémoires, articles qui prenaient place dans le Bulletin scientifique.

En 1846, M. de la Rive, qui pendant dix ans avait seul supporté le poids de la Direction de la Bibliothèque Universelle, se décida à élargir le cadre de cette publication et à la diviser, comme cela avait eu lieu jadis, en deux sections, l'une littéraire, l'autre scientifique. Cette dernière partie ajouta le titre d'*Archives*

des Sciences physiques et naturelles à celui de *Bibliothèque Universelle*, et il se forma pour sa rédaction un comité d'abord composé de MM. de la Rive, Marignac et Pictet, qui plus tard s'adjoignirent d'autres collaborateurs. Depuis ce moment, la coopération de ce dernier devint naturellement beaucoup plus active et ne contribua pas peu au succès de l'entreprise.

Chargé de tout ce qui concernait la zoologie, il apporta beaucoup de soin à la rédaction du Bulletin scientifique pour cette branche, et y inséra un nombre très-considérable d'excellentes analyses, toujours claires, souvent rehaussées par des remarques critiques ou des observations originales. Vers 1859, Claparède le déchargea en grande partie de cette tâche; en revanche, il multiplia le nombre de ses articles de fond, dont nous avons déjà en l'occasion de citer quelques-uns. On ne s'attend pas à ce que nous entreprenions d'en compléter ici l'énumération; cependant il convient de mentionner une série d'articles relatifs à l'époque quaternaire, et particulièrement à la question de l'homme fossile, qui a fait et fait encore tant de bruit.

Indiquons d'abord à quelles idées il s'est arrêté au sujet de l'ensemble de la faune de cette époque. Il admet qu'il n'y a eu entre la période diluvienne et la période moderne, aucune modification comparable aux changements qui caractérisent et distinguent les autres faunes paléontologiques. Il démontre que toute la faune actuelle a existé dès l'origine de la période diluvienne, et il a fait voir que les différences survenues consistent seulement dans la disparition d'un nombre limité de grandes espèces. Cette disparition peut provenir des variations de climat, particulièrement pour les grands pachydermes. Mais elle peut être aussi attribuée en grande partie à l'homme, si l'on admet sa présence dès l'origine de l'époque quaternaire; en effet, la

liste des espèces éteintes est principalement composée d'animaux carnassiers, que l'homme avait intérêt à détruire, et d'herbivores qui ont dû servir à sa nourriture.

Pictet, l'un des premiers, a accepté l'idée de l'existence antédiluvienne de l'homme, et dans les vives discussions qui s'étaient élevées sur les haches en silex, il avait pris parti pour M. Boucher de Perthes. Il a exposé les pas successifs de cette question dans divers articles tantôt dus entièrement à sa plume, tantôt consistant en reproductions ou en analyses.

Dans sa carrière d'investigateur scientifique, d'abord comme entomologiste, plus tard comme paléontologiste, il avait toujours sur le chantier une œuvre de longue haleine, une étude de fond dont le plan s'élargissait au fur et à mesure de ses progrès. Sa première monographie sur les Phryganides l'entraîne à son ouvrage général sur les Névroptères; sa description des fossiles du grès vert l'amène à ses Matériaux pour la paléontologie suisse; ses Poissons du Liban le conduisent à ses Mélanges paléontologiques. Si importants qu'ils soient, ses autres travaux, même son Traité élémentaire de Paléontologie, sont plutôt accessoires, presque accidentels, motivés par le désir d'accomplir sérieusement son mandat de professeur ou par le devoir du savant de ne pas laisser passer près de lui des faits nouveaux sans y porter la lumière.

Sa réputation grandissant avec son œuvre, de nombreuses sociétés savantes ont tenu à l'honneur de le compter parmi leurs membres. Sa nomination de Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, en 1867, est la seule que nous rappellerons ici. Les paléontologistes n'ont pas un accès commode à l'Institut. D'Orbigny, l'auteur de la Paléontologie française et du Prodrome, n'y est jamais parvenu : la section d'ana-

tomie et zoologie, la seule qui puisse les admettre, n'aime pas trop à leur donner le nombre de places déjà restreint dont elle peut disposer. Aussi, si nous en croyons ce qui a transpiré au dehors du Comité secret, le rapport qui a valu à Pictet la presque unanimité des suffrages, appuyait surtout sur ses anciens travaux d'entomologie, preuve que le temps n'avait pas effacé leur mérite.

Il n'entre pas dans notre cadre de retracer la vie de Pictet comme homme d'Etat, et nous devons nous contenter d'énumérer, en finissant cette courte notice, les différentes fonctions qu'il a remplies dans les corps politiques de Genève et plus tard dans les affaires de la Confédération suisse.

En 1838, il fut élu membre du Conseil représentatif, nom que portait alors le pouvoir législatif du canton de Genève. La constitution de 1842 donna à cette assemblée le nom de Grand Conseil, en même temps qu'elle diminuait le nombre de ses membres et modifiait son mode d'élection dans un sens démocratique.

En 1850, le flot toujours montant du radicalisme le fit sortir du Grand Conseil, où le reflux politique le ramena de nouveau en 1854, pour l'en écarter encore en 1856.

En 1862, il fut élu membre de l'Assemblée constituante et appelé à l'honneur de la présider. Après le rejet par le peuple du projet de constitution que cette Assemblée avait élaboré, il reprit de nouveau sa place dans le Grand Conseil dont il fut président deux années encore, et dont il resta membre jusqu'à la fin de sa vie.

A côté de ces fonctions dans la législature, il a été membre du Conseil municipal de Genève de 1845 à

1847 et de 1851 à 1866, et il a fait partie du Conseil administratif de la Ville pendant quelques mois de l'année 1845. Dans ces charges diverses il s'est acquis une autorité qui n'a fait que grandir. Appartenant au parti conservateur modéré, ce qui à Genève signifie qu'il avait des tendances très-libérales, il s'est distingué par une grande indépendance. Il cherchait toujours à se former une opinion par lui-même, et il trouvait une véritable jouissance dans ce travail de la pensée, même lorsqu'il s'agissait d'un intérêt secondaire.

Sa parole dans les conseils était ce qu'elle était dans ses cours, claire, rapide, chaleureuse, débordant de bon sens, parfois éloquente, plus souvent encore pleine d'une bonhomie qui lui permettait de tout dire sans irriter. Il n'avait pas la coutume de discourir à tout propos, et quoique le nombre de sujets qu'il connaissait bien fût considérable, il se réservait pour un certain nombre de questions qui avaient plus d'importance à ses yeux, et qu'il élucidait alors admirablement. Aussi son intervention a-t-elle souvent décidé le succès, au moins a-t-il su toujours se faire écouter.

C'est en 1855 que pour la première fois Pictet fut envoyé à l'Assemblée fédérale avec le mandat de député au Conseil des Etats. Il n'occupa pas longtemps ces fonctions, assez cependant pour se faire apprécier à Berne, et pour arriver lui-même à très-bien connaître les hommes et les choses politiques du Palais fédéral. Il fit là comme un stage qui le prépara à la mission plus durable et plus importante dont il fut chargé plus tard, lorsque le suffrage populaire le porta au Conseil national en 1866 et l'y maintint en 1869.

La révision de la constitution fédérale, qui depuis le mois de novembre 1871 a rempli les longues sessions de l'Assemblée, a obligé Pictet à passer presque tout

l'hiver à Berne. Il a pris une part importante à ces travaux qu'il suivait avec le plus vif intérêt.

C'est au milieu de ces débats, qu'il devait être arraché à ses devoirs et à ses fonctions.

Jusqu'alors il avait joui d'une excellente santé, la maladie n'avait jamais atteint sérieusement sa robuste constitution. Cependant, depuis un petit nombre d'années, ses amis remarquaient en lui quelque changement; il avait perdu de son élasticité physique, et ressentait aisément de la fatigue. Les chagrins répétés qu'il avait éprouvés à de courts intervalles, en perdant le plus jeune de ses fils, puis sa fille, M^{me} Albert Pictet, et enfin sa belle-fille, M^{me} Alphonse Pictet, l'avaient profondément ébranlé, malgré la résignation avec laquelle il avait supporté ces coups douloureux.

Pendant les vacances de Noël de l'Assemblée fédérale, il vint à Genève, espérant pouvoir organiser lui-même l'installation des collections du Musée dans le bâtiment nouveau dont la construction venait d'être achevée; mais il fut pris, peu après son arrivée, de violentes douleurs de sciatique qui le forcèrent à garder la chambre et le privèrent de sommeil.

Ces circonstances antérieures, en ébranlant sa santé, ont sans doute contribué à l'issue fatale d'un accident qui ne paraissait pas d'abord présenter de gravité. Le 20 janvier, il glissa sur le verglas d'une des rues de Berne, et dans l'effort qu'il fit pour éviter une chute, il se rompit un des vaisseaux sanguins de la cuisse. L'extravasation du sang fut assez forte, et les douleurs de sciatique reprurent avec plus de violence que jamais.

Ne pouvant plus accomplir ses fonctions, il se décida à revenir à Genève; le voyage ne fut pas trop difficile, et après quelque temps son état paraissait s'améliorer

d'une manière sensible. Il avait repris son apparence habituelle et toute sa vivacité d'esprit.

Tout à coup se manifestèrent les symptômes inattendus d'une fièvre pernicieuse. Rien ne put conjurer les progrès du mal; il ne put résister au second accès, et expira le 15 mars dans la matinée : trois jours avaient suffi à éteindre ses belles facultés, à briser le cœur de ceux qui l'entouraient, à plonger dans le deuil le pays tout entier.

Pictet a laissé après lui une dernière preuve de son attachement aux institutions scientifiques de Genève. Il a légué au Musée sa collection de fossiles crétacés, une des plus riches et des plus complètes qui aient été rassemblées. Sa bibliothèque sera divisée en trois parts : l'une est destinée à son fils Edouard, qui conservera sans doute les ouvrages se rapportant à l'entomologie et aux belles collections de Névroptères et de Lépidoptères qu'il possède; le Musée recevra les livres qui lui seront utiles pour les déterminations; la troisième part sera remise à la Bibliothèque publique.

La rédaction regrette vivement de ne pouvoir donner, faute de renseignements, des notices nécrologiques sur plusieurs autres honorables membres dont la Société helvétique déplore la perte, notamment *Arnold Escher de la Linth*.

Pour ce dernier, du moins, une biographie complète nous a été annoncée comme devant paraître dans le courant de cette année.